

Glossectomie

Mahité Breton

Number 160, Winter 2019

Déposer ma langue sur un crochet, crier enfin : « Je suis rentrée à la maison ! »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Breton, M. (2019). Glossectomie. *Moebius*, (160), 29–36.

glossectomie

Mahité Breton

I'm afraid there is a little cancer in there, dit la voix du D^r Teng au téléphone. PET-scan, CT-scan, prises de sang. The assistant physician will call you back to tell you when and where.

C'est ainsi que j'ai pris connaissance du résultat de la biopsie d'une petite chose sur ma langue qui me faisait mal depuis deux ans. Oh, juste un peu mal, par poussées vives et acides, faciles à écarter de mon esprit que j'essayais de garder optimiste. Arrête d'être aussi *négative*!, me rabâchaient mes mères et belles-mères. La biopsie s'est avérée *positive*, justement. There is a little cancer in there, vous voyez? Là, au fond à gauche, près des molaires.

Je dépose le combiné sur le lit. There is a little cancer in there, une petite masse compacte et proliférante sur ma langue. Dans la pièce voisine, les corps charnus et vifs de mes deux fils. Quelques mètres plus loin, dans la minuscule cuisine d'où la chaleur new-yorkaise ne sort jamais, il y a le corps de mon amoureux, à qui j'irai annoncer que j'ai le cancer. Je le prendrai dans mes bras pendant qu'il pleure. Plus tard, j'écouterai aussi ma mère sangloter à l'autre bout du fil et de six cents kilomètres d'autoroute.

C'est ainsi que ça s'est passé.

Deux jours s'écoulaient. Puis, PET-scan, CT-scan, prises de sang, mon corps docile déplacé d'une station à l'autre. Je passe le reste de la journée dans Central Park. Je suis temporairement trop radioactive pour rentrer chez moi. Dangereuse pour les jeunes enfants.

Pour quelques heures, la vie est étrangement belle. Tentez de visualiser la scène: j'entre dans le Conservatory Garden par la majestueuse Vanderbilt Gate sur Fifth Avenue, en face de l'hôpital. Je m'assieds sur un banc, sous les pommeliers de la première allée au sud du jardin italien. Les branches noueuses forment une voûte qui me protège du soleil et s'unit aux pavés de pierre pour offrir ombre et fraîcheur. Je me tiens dans ce camaïeu humide de vert, de gris et de brun qui me sature peu à peu d'un étrange mélange de peur engourdie et de révérence. Le jardin me paraît d'une beauté inouïe ce jour-là – comme il l'est sans doute tous les autres jours, n'est-ce pas?

Je ne rentre chez moi qu'à la tombée de la nuit. L'anesthésie locale a cessé de faire effet. La douleur aggravée par la biopsie me prend désormais tout le côté de la bouche et irradie de la mâchoire jusqu'à l'oreille gauche. Je monte lentement les escaliers de béton sale de l'immeuble. Où sont passées la révérence et la beauté inouïe? Je ne suis plus qu'un bloc de matière vitrifiée. Respirer, mettre les enfants dans le bain, préparer un biberon pour le bébé, essayer de le lui donner même s'il se tortille comme un petit animal qui cherche plutôt le sein que je lui refuse. Mon lait est encore radioactif. Respirer à nouveau. Dans la chambre, mon amoureux fait rire l'aîné, et la beauté revient.

Trois semaines plus tard, autre décor. Voyez : j'attends mon tour sur une chaise de plastique, isolée des autres patients par un rideau. Mount Sinai Hospital. Oral tongue cancer. Partial glossectomy. Left neck dissection. Les mots dansent dans mon esprit tandis que j'attends. Je les ai lus sur plusieurs feuilles qu'on m'a tendues les unes après les autres, des milliers de petits caractères, dans une salle puis une autre et encore une autre, chaque fois un nouveau visage devant le mien. J'ai froid et on me présente factures, consentements, décharges, des mots qui ne veulent rien dire, qui évoquent la possibilité d'une mort, d'une mutilation, d'une paralysie, d'une greffe de peau de la fesse à la langue. Ma signature, au bas : une parodie de consentement.

Civière, salle d'opération glaciale, une brève minute de nausée et d'affolement avant que l'anesthésiste ne m'expédie dans l'inconscience. Salle de réveil, un enfant pleure, ma gorge fait mal. Dans ma bouche, la salive est épaisse et ma langue, énorme. Une rage acide me brûle sous les côtes comme un féroce appétit de vivre. Mon amoureux s'approche, me caresse la main pendant quelques minutes avant qu'on ne le renvoie.

* * *

C'est ainsi que ça s'est passé la première fois. Car il y aura répétition, vous savez. Mais cette fois-là, cette première fois, je m'en sortirai presque indemne : à peine un petit quart de langue en moins. La vie reprendra son cours indolent. Je serai simplement un peu plus maigre. La fatigue l'emportera vite sur l'étincelle de vie féroce ; ne restera qu'une nausée saumâtre qui colle à l'estomac. Je

glisserai dans la confusion. Je lirai Celan et Dostoïevski, j'y chercherai des fragments lumineux et pleins d'un sens que je ne saisirai pas tout à fait. Je les noterai, les accumulerai, petits morceaux de faïence brillante et sans conséquence au milieu du gravier des mots quotidiens.

La deuxième fois se déroulera en français. En fait, presque sans paroles, dans l'ambiance beige et bureaucratique du Département d'oto-rhino-laryngologie de l'Hôtel-Dieu de Québec. Regardez : je glisse ma carte d'assurance maladie sur le comptoir, à travers l'ouverture au bas de la vitre du guichet d'accueil... Une préposée aux ongles bien laqués la prend, la dépose sur la machine, referme le couvercle et appuie pour la décalquer en pâles caractères mauves sur une feuille qu'elle attache à mon dossier. Elle me rend ma carte, pousse vers moi un formulaire. Lisez bien l'en-tête de la première page : Clinique des tumeurs. *Tumeurs*? Je demande sans réfléchir, Est-ce que ça veut dire que la biopsie est positive? La préposée me répond sans me regarder, Je ne sais pas, on m'a juste dit de vous remettre ce formulaire-là.

Remarquez, j'aurais dû m'en douter. Me préparer. D'ailleurs, j'ai bien dû m'en douter d'une certaine façon, par-devers moi. Le médecin, le jour de la biopsie, en m'enjoignant de prendre rendez-vous trois semaines plus tard, m'a prévenue, Venez accompagnée.

Glossectomie partielle. La résection, cette fois, se fait un peu plus large : ici, au Québec, nous n'avons pas les moyens de surveiller les récidives de manière aussi serrée qu'à New York. Les tomographies coûtent cher. Le chirurgien se doit de prendre une marge de sécurité autour de la tumeur. Couper plus que moins dans la chair de ma langue.

Encore une civière, l'air froid de la salle d'opération, une salle de réveil, du sang, de la bave visqueuse, et la langue grosse comme une verge dans ma bouche. Je m'étouffe avec ma salive, je suffoque, je meugle. Mes fils me regardent avec effarement.

Je n'allais pas en rester là.

* *
* *

Vous connaissez la suite, n'est-ce pas ? Vous m'avez certainement entendue claironner à qui voulait l'entendre, à qui, ayant appris qu'un cancer m'avait mangé la langue, s'étonnait de la quasi-absence de défaut dans mon élocution : J'ai travaillé fort pour récupérer une prononciation impeccable. Et cette autre crânerie : J'ai refusé de me plier à leur pronostic quand ils ont dit qu'il me resterait « peut-être un petit quelque chose, à peine un petit défaut de langage, presque rien ». Une fois lancée, je continuais : Non, moi, j'ai décidé qu'il n'en resterait rien du tout et j'ai persévéré. Oui, les orthophonistes de l'hôpital se sont étonnées de mon acharnement. Elles étaient habituées à des patients moins combatifs. Mais j'ai persisté, j'ai fait tous les exercices avec discipline, j'ai passé des mois à marcher dans les rues de la ville en tirant la langue d'un côté puis de l'autre, vers le bout de mon nez puis le long des gencives jusqu'aux molaires, en faisant des séries de « ka-la-ka-la-ka-la-ké-lé-ké-lé-ké-lé », « é-gliz-é-gliz-é-gliz, é-clair-é-clair-é-clair », jusqu'à ce qu'enfin ça sonne bien, ferme, précis, découpé.

Vous avez déjà entendu tout ça, n'est-ce pas ? La petite fanfaronnade de la rescapée-d'une-épreuve-terrible-qui-

s'en-est-sortie-par-sa-propre-détermination ? Drapée dans sa gloire de survivante ?

Je me garde bien d'ajouter que ça n'a pas servi à grand-chose. Que je déteste ma voix, ou plutôt, non, pas exactement le timbre ou la texture de ma voix, mais ma *parole*, mon *dire* : babil agaçant et coulée grumeleuse de jérémiades. À quoi bon avoir récupéré ma pleine fonction élocutoire si c'est pour abandonner ma langue, à nouveau, au bavardage ? À la complaisance dégoulinante ? Pire : aux lamentations fades et poisseuses ?

Certes, je parle de nouveau clair et net. Enfin, non pas que ce que je dis est clair, mais l'élocution, elle, oui. Limpide. Irréprochable. Même les «gu» et les «k» – si difficiles au début, surtout lorsque alignés avec des voyelles fermées qu'il faut former à l'arrière de la cavité buccale, comme dans «église» et «éclair» –, même ces consonnes-là sonnent désormais bien franc. Sauf en hiver : ma langue se raidit de l'air froid qui circule dans le larynx, les consonnes s'empâtent, se voilent, perdent leur éclat et leur tranchant.

En hiver, le froid qui descend sur cette ville de fonctionnaires confortablement assis sur des chaises ergonomiques les rabat tous chez eux. *Moi avec*. Oui, moi aussi, malgré toute ma superbe et ma jactance, ma rage et mon orgueil, je courbe l'échine et je rentre docilement à la maison. Le froid resserre sa poigne semaine après semaine. Il referme sur tous les habitants de la ville l'étouffant du *domus*, de la sphère domestique où moisissent les meilleures résolutions.

Chaque fois que je mets le nez dehors, la cicatrice tire, saille, raidit et ricane dans ma bouche. Je rate mes gutturales. L'humiliation, comme un cilice, devrait me dompter

le verbe et me pousser au silence, n'est-ce pas? Il faudrait que je reste dehors jusqu'à ce que ma sale langue mollasse se fige pour de bon et me réduise à un silence sculptural. Mais j'ai froid, trop froid, mes mains bleussent et je finis toujours par rentrer.

* * *

J'ai essayé de m'entraîner à garder le silence. À ne plus me laisser aller en bavardages flasques et inutiles. À imposer une tenue digne à ma parole. Une belle colonne vertébrale bien droite. Du logique. Du lumineux, celui des ampoules halogènes éblouissantes. Du nettoyé de toute scorie niaise. De la crête de montagne bien dessinée, proprement découpée par la bise du nord, avec un grand philosophe posté sur l'éperon le plus haut; non pas de ces crêtes biscornues chiquées de lichens qu'on rencontre dans nos contrées sans hauteur. Oui, j'ai essayé de m'entraîner rigoureusement.

Vous aurez déjà pu le constater: j'ai échoué.

J'aspire à être libérée de ma parole incessante. Je suis possédée d'un fantasme de silence. Ce silence forcerait l'écriture, n'est-ce pas? Le verbe n'aurait d'autre choix que de s'incarner en lettres au tracé impérial. Naîtrait alors une écriture dépouillée, qui n'aurait rien à voir avec les jérémiades que je déverse jour après jour malgré moi.

* * *

Voici qu'arrive le troisième tour de piste. La troisième salve du cancer. Cette fois-ci, je ne m'en tirerai pas indemne. J'ai eu ma chance. Je n'ai pas su la saisir. C'est

annoncé et inscrit à l'horaire des salles d'opération de l'Hôtel-Dieu. Ils devront maintenant couper la moitié de ce qui reste. Mathématiquement parlant : la moitié de la moitié des trois quarts. Faites le calcul. Je ne pourrai plus que gémir et meugler. Je devrai apprendre par la honte et l'avanie à enfin laisser ma langue au repos. Immobile dans le venin épais de mes glandes salivaires mutilées. Apprendre à m'enrober de mon propre silence, à le laisser s'accumuler autour de mes yeux sans ciller sous sa pression. J'ai eu ma chance, ne croyez-vous pas ? Je n'avais qu'à la saisir.

Glossectomie quasi totale : c'est la seule façon de me libérer de ma grosse langue molle, mièvre et puante.

J'habiterai le silence en reine. Je me ferai présence noble et souveraine. Je veux qu'en naisse une écriture vaste et rêche comme le monde, un monde où vous auriez envie de vous inviter, peut-être. Pour un temps.

Il y a quelque chose qui cloche, n'est-ce pas ? Vous avez lu jusqu'ici ? Ça poisse, vous ne trouvez pas ?

Qui donc voudra me couper les mains ? Car enfin, on ne peut s'y méprendre, la jérémiade a trouvé moyen de refluer de la glotte à l'épaule, puis à la main... Une main laide, regardez ! Mauvaise, rongée d'eczéma et de micromycoses qui en font tomber les ongles, œuvre de pourriture annonciatrice... La litanie s'est frayé un nouveau chemin pour s'épancher en coulées gluantes sur les pages du cahier où je suis censée *écrire* !